

L'invitation

Autor(en): **Chardon, Henry**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **62 (1924)**

Heft 35

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218965>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

UN PALACE-HOTEL EN 1825

On lit dans un journal de l'époque la curieuse annonce que voici :

Le château de Wolfburg, si admirablement situé, dans le canton de Thurgovie (Suisse) continue de recevoir des étrangers. Cet établissement ne laisse rien à désirer, logements agréables, cuisine française, salon de réunion, promenades délicieuses, lecture des journaux, jouissance du billard et autres jeux d'agrément, ainsi que le plaisir d'une très-belle chasse. On peut y être en pension par mois, mais pas moins de quelques semaines, à raison de 300 fr. par mois tout compris, et 75 fr. par mois pour un domestique. L'ordinaire de l'établissement est ainsi réglé : à dix heures, déjeuner à la fourchette, thé ou café ; à cinq heures, dîner à deux services, dessert, vin, café et liqueur ; à neuf heures, thé au salon. Dans l'espace de deux journées, en montant sur le bateau à vapeur de Constance, «pays de Bade», on peut aller dîner à Rorschach, « Suisse », goûter à Brégenz, « Autriche », déjeuner à Lindau, « Bavière », visiter Friedrichshaven, « Wurtemberg » et revenir coucher au Wolfberg, et ainsi en deux jours, on peut se reposer dans un empire, deux royaumes, un grand-duché et une république. Pour se faire une idée de la vue du château, on y aperçoit et on peut y compter deux lacs, 55 villes, bourgs ou villages. S'adresser pour location des appartements etc., au Wolfberg, à M. Lehmann, régisseur de l'établissement.

L'INVITATION

VOYONS Charles ! il te faut venir nous trouver un dimanche ?

— Entendu !

— Entendu, entendu ! mais quand ? Voilà au moins la troisième fois que tu me promets et n'es jamais venu.

— Tu sais, je suis marié ; je me fais vieux et je n'aime plus sortir sans ma femme.

— Eh ! bien, venez les deux. C'est bien le diable si à dîner il n'y a pas assez de place.

— Je te remercie beaucoup, mon cher Louis. Mais nous avons encore notre dernière à la maison. Elle a dix-huit ans ; on n'ose pas tant la laisser seule.

— Dix-huit ans ? Je sais ce que c'est. A cet âge, il y en a qui sont terribles. Venez les trois ! On mettra une assiette de plus ; ce n'est pas une affaire.

— Ta femme ne fera pas la grimace ?

— Ma femme ? Quelle idée ! Elle sera enchantée de babiller avec la tienne et de faire connaissance. De plus accueillante, vois-tu, comme il n'y en a pas.

— S'il fait beau dimanche, ça te va ?

— Va comme il est dit ! dimanche, s'il fait beau.

— Entendu ! Mais je ne sais trop où tu as planté ta carrée ; il te faudrait avoir l'obligeance de venir nous attendre au tram ?

— A quelle heure ? à dix heures quinze ?

— A dix heures quinze, parfaitement.

— Parfaitement ! On va te préparer un dîner de Conseiller fédéral !

Les deux amis se serrèrent cordialement la main et s'en furent chacun de son côté.

Ce n'était pas de vieux amis dans le sens qu'on donne ordinairement à ce titre. Ils avaient fait connaissance quelques années auparavant, à l'occasion de leur cinquantaine, fêtée en commun par les soixantistes de notre bonne ville de Lausanne. Quelques amitiés tardives s'étaient nouées subitement, le verre en main, entre deux chansons ; amitiés d'autant plus chaudes et vigoureuses qu'elles suscitaient, à moins cinq, un regain de vie et d'imprévu. Il n'est pas loisible à chacun de dire comme l'abbé de Maucroix, à quatre-vingts-deux ans :

*Chaque jour est un bien que du ciel je reçois ;
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne ;
Il n'appartient pas plus aux jeunes qu'à moi
Et celui de demain n'appartient à personne.*

Nos soixantistes connaissent-ils ce charmant quatrain du vieil abbé ? à la fois si grave et réconfortant ? Quoi qu'il en soit, nos deux personnages, bien qu'ils fussent mariés, pères et pères-grands, entendaient, jusqu'au bout, prendre la vie du bon côté, grâce au coin de folie juvénile qui subsiste dans les esprits bien équilibrés.

Au tram, le dimanche suivant, pas plus de Louis que de Conseiller fédéral.

— Il est poli, ton ami, observe Mme Dubois, avec un sourire, d'une politesse exquise.

— Il est peut-être de cuisine, maman, pour nous faire fête ! suggéra Mlle Claire amusée par cet accroc imprévu.

Dubois alla aux renseignements, en face, à l'Ecusson vaudois. Il en revint aussitôt et dit joyeusement :

— Allons, mes enfants, en route !

Il indiqua du geste un chemin vicinal gravissant le coteau à travers les prés.

— En prenant par ici, nous serons, dans vingt minutes, chez cet excellent ami Lugrin ; il n'y a donc pas de quoi se désoler.

Le temps n'était pas très sûr. Des groupes de nuages couraient au zénith, de l'ouest à l'est ; d'autres sur la périphérie, demeuraient immobiles, menaçants.

— Nous pourrions bien avoir du bouillon avant midi, pronostiqua Mme Dubois en jetant un regard inquiet sur la fraîche toilette de sa progéniture.

— Voilà pourquoi l'ami de papa n'est pas venu nous attendre, dit la malicieuse fille ; il aura craint d'avoir les pieds mouillés.

Cette supposition en fit naître une telle joyeuse ribambelle, qu'ils arrivèrent devant la maison Lugrin sans que le sujet fut épuisé.

— Pourvu qu'il ne soit pas mort, conclut Dubois, le reste est sans importance.

Ils s'arrêtèrent, hésitants, perplexes.

L'aspect de cette demeure foraine révélait une honnête aisance. Murs propres, bien crépis, volets d'un vert brillant, rideaux blancs aux fenêtres, géraniums sur les tablettes, abords en ordre parfait, fumier cossu, bien peigné, jardin bordé de groseillers rougissants ; tout cet ensemble parlait de confiance et de travail. Ni gens, ni chat, ni poule en vue. Au milieu d'un bois, avec un peu d'imagination, on eût pu se croire devant le château de la Belle au Bois-dormant.

— Ce n'est pourtant pas la ferme enchantée, murmura Dubois. On va voir si tout le monde est encore au lit !

D'un pas décidé, il entra dans l'allée, colère et confus de tant d'imprévu, suivi à petits pas de ses compagnes. Il heurta à la porte du fond qui s'ouvrit. Une femme dans la cinquantaine, grisonnante, plutôt hérissée, en casaque bleue et tablier de serpillière, apparut.

— Pardon, madame, dit Dubois en se découvrant, c'est bien ici que demeure Louis Lugrin ?

Pour toute réponse, la dame tourna les talons et s'en fut, laissant la porte ouverte et lançant un mot clair et net comme un appel de clairon :

— Louis !

— Allons-nous-en ! Charles, souffla Mme Dubois à l'oreille de son époux.

— Non, ma chère, j'adore l'imprévu ; et nous sommes servis...

Louis arrivait en tenue d'écurie.

— Pardi ! c'est cet ami Dubois ! Quelle bonne surprise !

Il tendit la main sans enthousiasme, s'effaça et reprit :

— Entre !... Entrez, madame !... entrez, mademoiselle !

La cuisine où ils entrèrent était vaste et claire. Tournant le dos, debout devant l'évier, madame avait repris sa besogne avec des mouvements si vifs qu'il semblait en jaillir des éclairs. L'ami Lugrin avança des sièges autour de la table.

— Prenez place !

On s'assit.

— Vous m'excuserez, continua-t-il, en fai-

sant du regard, à chaque phrase, le tour de son auditoire ; on est rentré tard, hier ; et, ce matin, j'ai dû faire des écritures que je renvoyais depuis huit jours. Vous devez avoir soif. On va vite boire un verre et vous irez faire un petit tour pendant que je m'habille. Qu'en dites-vous, madame ? Et vous, mademoiselle ? Marie ! dit-il en élevant la voix pour se faire entendre de l'intrépide ménagère ; Marie, va nous chercher une bouteille ; du blanc, n'est-ce pas, ma chérie ?

Sans souffler mot, la ménagère descendit en deux sauts à la cave, prit des verres sur le ratelier, les distribua à la volée, posa la bouteille devant les invités et regagna son évier avec la rapidité tourbillonnante d'un vent de carrefour ; tellement, que personne n'eut le temps de glisser un mot pendant ces opérations diverses. Les visiteurs en étaient, à la fois, ahuris et émerveillés. Ce n'est pas Mme Dubois qui eut pu jongler ainsi avec de la verrerie sans faire de la casse. Mademoiselle non plus, d'ailleurs !

Du seuil de sa maison, l'hôte indiqua l'itinéraire du « petit tour » à ses visiteurs :

— Vous voyez cette haie, là-bas ? à une portée de fusil ? J'y ai vu ces jours toute une nite de fraises. Un peu plus loin, au bord du rio, il y a des campanules, des panacées, des ottoprères de quoi faire un bouquet aussi gros, oui, madame, que le Tilleul de Morat, à Fribourg. Le temps se remet au beau ; tout à fait. Allons ; au revoir ! Dans vingt minutes, je vous rejoins.

Il lui en fallut trente, pour s'habiller en député campagnard et rejoindre ses visiteurs. Claire tenait un mignon bouquet de fraises, la maman une opulente gerbe de fleurs et le papa un plat de mousserons dans un mouchoir de poche.

— Chacun a trouvé son affaire, remarqua Lugrin franchement cordial, cette fois ; tant mieux ! Allons dîner, la table est mise !

— Merci mille fois, monsieur Lugrin, dit Mme Dubois prise de scrupules, nous causerions trop d'embarras à votre charmante femme ; nous irons tout simplement manger la soupe à l'Ecusson vaudois.

— Il ne manquerait plus que ça ! s'exclama-t-il indigné.

Puis se tournant vers l'ami Charles :

— Tu ne feras pas cet affront à ma femme, hein ? mon vieux ! Elle se réjouit de vous régaler ; elle nous a fait un vrai dîner de Conseiller fédéral !

— Merci beaucoup ; mais...

— N'y a pas de mais !

Sur cet argument sans réplique, il attrapa le bras de Claire et prit les devants d'un pas de grenadier.

Bon gré, mal gré, il fallut suivre.

Dans la cuisine, grande affluence : la fille aînée de la maison avec son époux et son marmot, la seconde fille, les fils et le domestique ; onze couverts, une belle table ! Présentations, compliments mutuels et l'on se mit à table. Entre les dames, la conversation devint bientôt animée, confidentielle, sympathique et générale ; grâce à ce point de départ commun à toutes les mères : le marmot ; sujet inépuisable et toujours actuel. Le sexe fort en était réduit à opiner du bonnet.

— Tu ne dis rien ? demanda Lugrin à son vieux Charles.

— Je n'ai pas le temps.

— Tu n'as pas le temps, farceur ?

— Non. Je me régale ; après, on verra.

C'était vrai. Saucisson et palette fumées exquis, légume excellent ; c'était le cas, ou jamais de se régaler. L'intrépide ménagère avait bien fait les choses ; plus d'un Conseiller fédéral, le grand Louis en tête, s'en fût pouléché les babines. Les cœurs sont bien près de s'entendre quand les voix ont fraternisé à dit un poète ; on en peut dire autant des fourchettes.

L'après-midi se passa gaîment, dans une douce cordialité. Mme Lugrin, de l'avis de Mme Dubois, gagnait beaucoup à être connue. Au moment du départ, les esprits étaient comme le

ciel, complètement rassérénés. On se sépara enchanter les uns des autres.

— Papa ! il y a quelque chose dans la boîte, annonça Mlle Claire dès qu'elle fut dans l'allée de leur caserne.

Le papa sortit la clé de sa poche, ouvrit la boîte aux lettres et en tira une carte postale contenant ses deux lignes :

« Monsieur, il ne faudrait pas venir dimanche, mon mari devant s'absenter tout le jour. Je vous salue
Marie Lugrin. »

L'ami Dubois ne veut pas s'y laisser reprendre.
Henry Chardon.

L'humour appenzellois. — Le conducteur du train avait déjà sifflé pour faire démarrer le convoi. Un paysan attardé accourait et put au dernier moment s'engouffrer dans un wagon et se laisser tomber sur le premier banc libre avec un « ouf » de soulagement.

— A présent, pour ce qui me concerne, dit-il, le train peut s'en aller au diable.

— Mais, dit une bonne femme assise à côté de lui, que diriez-vous pourtant, si maintenant le train s'en allait directement en enfer ?

— Ça me serait égal, j'ai un billet de retour.

La Patrie Suisse. — C'est au Tir fédéral d'Aarau qu'est consacré la majeure partie du numéro 806 (13 août) de la « Patrie suisse » : Vingt gravures les plus variées, les plus pittoresques, les plus vivantes évoquent le stand, les tireurs, les officiels, le cortège, l'armée, les groupes costumés, les étudiants ; c'est un très complet souvenir de la fête. On y trouve également une belle vue de la cabane du Valsorey, incendiée le 4 août, de la fête des Sauveteurs du Léman à Coppet ; le monument élevé à Louis Courthion et une vue du Vieux-Genève. La partie biographique y est représentée par des portraits de M. le Dr Jules Taillens, le nouveau recteur de l'Université de Lausanne, de M. Albert Dutoit-Giroud, roi des Arbalétriers de Bruxelles, et du chanoine François-Maurice Besse, le savant botaniste décédé le 22 juillet ; au total une trentaine d'illustrations avec autant d'articles. S. G.

BALLADE DES PETITS PAINS DE ROLLE

Légende véridique

Près de son four, loin de la foule,
Narquois, apoplectique et rond,
Le maître boulanger Duboule
Distille des pensées profondes.
Car, depuis son temps de mitron,
Prenant très au sérieux son rôle
En vain, il rêve d'un bonbon
Qui soit le petit pain de Rolle.

Noailles¹ fait venir Duboule
Aux Uttins. Familier et bon :
« Je sais, lui dit-il, que tu roules
« Dans ta tête une invention.
« Mon pâtissier, un Bourguignon,
« Que mainte recette auréole,
« Te confie à toi, vieux patron,
« Celle des petits pains de Rolle. »

Et cette merveille, il la moule :
O pâte au grain si fin, si blond,
Comme un poème tu déroules
Ton arôme exquis de citron ;
Dans le bec du gourmet tu fonds,
Tout à la fois croquante et molle...
Mon dithyrambe est-il trop long,
Délicieux petit pain de Rolle ?

ENVOI²

Or, que vous soyez Jean le blond,
Cécile, Héloïse la folle,
Achetez-moi, goûtez-moi donc,
Je suis le petit pain de Rolle.

A. Vittel.

¹ La tradition veut que ce soit le duc de Noailles, hôte de la ville des Uttins jusqu'en 1824, qui donna à un boulanger de Rolle la recette des fameux petits pains. Le nom du boulanger est perdu. Nous l'avons baptisé Duboule.

² L'envoi s'explique : cette boutade se vendait avec les petits pains de Rolle au Bazar du XVIII^e siècle, à Lausanne, en juin 1924.



RENTRE BREDOUILLE

Lecteurs, cette très véridique histoire est écrite au courant de la plume, le sujet seul m'y a entraîné à tort ou à raison. Pardonnez-moi donc si je fais quelque faute envers la syntaxe, voire même envers l'orthographe, et surtout si je commets quelque irrévérence envers les lois et les traditions de la bonne littérature.

Ceci posé, je me hâte de vous dire que Munito II n'a rien de commun avec Munito I, — sauf une rare intelligence. Munito I a vécu vers 1910 (sauf erreur), Munito II, mon chien, en 1920. Le premier était un chien mouton, le deuxième un beau chien de chasse ; celui-là battait régulièrement et à leur grande honte, aux nobles jeux de cartes et des dominos, ses plus forts partenaires ; celui-ci battait l'estrade, les champs, les bois ; il flairait le gibier à une lieue et se comportait merveilleusement.

Ce qui n'empêche pas que la mémorable soirée dont il est question ici, nous revinmes bredouille (qu'on me pardonne ce terme de chasse puisqu'il est consacré par l'usage en dépit de l'Académie), et par une pluie battante qui sans doute n'avait pas peu contribué à dépister Munito.

Je plaçai mon fusil dans un coin de la chambre, je jetai ma carnaissière vide avec dépit sur la table, je me mis à l'aise, puis j'allongeai mes deux pieds vers un bon feu pétillant, non sans avoir eu la précaution de me préparer un grog qui fumait près de moi.

Mon chien était, lui, couché à mes pieds, ses pattes étendues en avant, le regard fixé sur le foyer ardent, d'une façon si sérieuse et si méditative que j'en déduisis cette pensée qu'il cherchait à se rendre compte de ses déconvenues du jour.

J'avais allumé ma pipe, puis comme il arrive quand on a couru quelque peu cette carrière qu'on nomme la vie, je rêvais sur le passé et sur le présent : De frais visages avec leurs yeux brillants s'épanouirent devant mes souvenirs ; là, je voyais une taille fine et souple, ici un pied mignon, puis des mains dignes de servir de modèles à Raphaël lui-même. Hélas, me pensai-je en soupirant, que de perfidies sous de si charmants attraits, et d'ailleurs tout cela a bien changé et même... n'est plus !

Puis je songai à l'état de mes finances, et il était de nature à m'inquiéter, le logement, le vêtement, la nourriture, ces trois spectres du pauvre se dressaient devant moi. Je passai la main sur mon front pour les chasser et je recourus à mes souvenirs d'ambition artistique et militaire, mais là aussi j'avais éprouvé des déceptions amères. Bref d'idées sombres en idées noires, j'arrivai à certain procès qu'un voisin m'intentait à cette époque à propos d'une méchante haie, et franchement je craignais qu'il ne le gagnât tant l'affaire était embrouillée par ses soins et ceux de son avocat — embrouillée au point qu'avec toute la conscience de mon bon droit je n'y voyais plus clair moi-même.

...Gredin !... dis-je tout haut en donnant un coup de poing sur la table...

Hé, mon pauvre ami, dis-je en passant la main sur le cou de mon chien, ce n'est pas à toi que je parlais tout à l'heure (Munito remua la queue). — Eh non ! — Que vous êtes heureux vous autres chiens ! Pas de déceptions au cœur, pas d'inquiétudes pour le vêtement, la nourriture, le logement, pas le moindre sentiment de l'art et partant, pas un des soucis qu'il comporte, pas une pensée pour la gloire des armes, enfin, mon cher Munito, pas de procès — fameuse affaire ! — la douleur est décidément l'attribut du roi de la création.

Munito se dressa sur ses pattes de devant, me regarda en face et répéta avec ironie et distinctement : Roi de la Création !

Je sursautai en arrière, j'étais stupéfait.

Remettez-vous, mon maître, poursuivait Munito, vous croyez ici à un événement extraordinaire ; ce sont là, cependant, une de ces choses toutes naturelles qui échappent à l'entendement des maîtres de la création.

Munito ! m'écriai-je blessé, mais il continua imperturbablement.

Maître, l'homme a-t-il raison d'être si fier d'aller sur deux jambes au lieu d'aller sur quatre pattes comme nous, quand on considère que ce n'est qu'au détriment de la perfectibilité des sens et du tact dont la nature a doué tous les êtres, sauf les hom-

mes civilisés, auxquels elle a laissé pour châtiement la seule science ? Ecoutez et apprenez à juger les autres races d'êtres, plus sainement.

Si nous nous faisons une blessure nous la guérison par notre propre salive — il est vrai qu'elle n'est empoisonnée ni par le tabac, ni par les spiritueux. Quand la maladie nous visite, nous nous reposons et nous absténons de manger et de boire, puis nous allons dans le champ voisin choisir l'herbe qui doit nous rétablir, et, fiez-vous à notre tact, nous ne nous tromperons pas. Vous, au contraire, vous vous adressez à un homme qui porte un vêtement noir (vraie livrée de deuil) et vous vous abandonnez à lui. Au lieu de médecines composées d'herbages qui s'assimilent au corps, il vous ordonne gravement (en dépit d'Esculape), de boire mal à propos, sans égard à votre tempérament, de vos antécédents et du genre de votre maladie, des métaux liquéfiés plus ou moins et qui vous ruinent à jamais la santé.

— Pas toujours, basardai-je.

— Souvent tout au moins, mais que ne faites-vous comme nous ?

— Hum ! je conviens que si nous n'avions pas tant de vices, nos maladies seraient moins dangereuses et l'instinct naturel nécessaire pour les éviter ou les guérir plus développé, mais passons.

Il y a, reprit Munito, tout un ordre d'idées qui vous échappe, les esprits de l'air entrent en vous, vous dirigent et en sortent, et vous ne vous en doutez même pas.

— Oh ! dis-je.

— Certainement. Quant à nous, nous les sentons, et même les voyons. Lorsque par un beau matin, par exemple, nous courons joyeusement devant vous et autour de vous, le danger est loin, et vous-même partagez notre joie Mais... n'avez-vous pas remarqué aussi, que, souvent en plein jour, un des nôtres passe rapidement sans s'arrêter, fait trois ou quatre aboyements à chacun des autres êtres de sa famille qui se trouvent sur sa route, et que ceux-ci lui répondent exactement de même, mais sans bouger de place et en regardant attentivement du côté d'où il vient ? — N'avez-vous jamais remarqué que, le jour et souvent la nuit, un des nôtres aboyait d'une façon désespérée, puis un second, puis un troisième, puis un quatrième, ainsi de suite, et toujours dans la même direction, jamais en arrière, ni à droite ni à gauche ?

— Oui, il me semble avoir remarqué...

— Mon maître, c'est un malheur qu'on annonce ou qui passe, et vous, de tous les êtres les plus intelligents (selon vous), vous ne priez pas dans ce moment, vous ne fuyez pas !... ce n'est pas faute cependant d'avoir été prévenus.

— Mais pourquoi nous prévenez-vous, puisque vous savez que nous ne comprenons pas ?

(A suivre.)

A. Devienne.

Pour la rédaction : J. MONNET

J. BRON, édit.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

ASSURANCES Pour semer en paix, Soyez assuré !

LA SUISSE DIRECTION : Rue de la Paix 6 Lausanne

Assurances Vie — Accidents — Responsabilité civile — Rentes viagères.

Tarifs et renseignements sans engagement.

AGENT D'AFFAIRES PATENTÉ COTTENS Mce

18, Rue St-François — Lausanne — Téléphone 54.11

Représentation devant tous juges. — Recouvrements.

Recherches et renseignements de tous genres, affaires pénales, plaintes et directions.

PHOTOS Une belle photo est signée

MESSAZ & GARRAUX

14, Rue Haldimand — Lausanne — Téléphone 86.23

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS



Choix immense Achat d'anciens suisses 1850-54 Envoi prix-courants gratuits

Ed. ESTOPPEY Grand-Chêne, 1 Lausanne